Le Numéro 10 Centimes

Abonnements 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colonies 9 » 16 50 32 »
Etranger..... 10 » 18 » 35 »

TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction. Gut. 01.76-01.77-01.78

61, rue Lafayette, Paris (9e)

Le mieux renseigné — Le premier partout

Le Petit Journal

MERCREDI 4 DÉCEMBRE
56me ANNÉE — 1918 — N° 20.431
SAINTE BARBE
SOLEIL : lev. 7 h. 20 ; c. 15 h. 53
LUNE : N. L. le 3 ; P. Q. le 11

L'Emprunt rapporte plus de 27 milliards 250 millions en capital nominal et plus de 19 milliards 750 millions en capital effectif (*Officiel*)

M. WILSON EXPLIQUE AU CONGRÈS la situation à la veille de la paix

Il espère que le traité sera signé au printemps

Washington, 3 Décembre. — Le Président Wilson a adressé hier après-midi son message annuel au Congrès.

La partie principale concerne la discussion des problèmes intérieurs du pays. Une partie plus courte traite du voyage du Président à Paris, qui a pour but l'interprétation des idéals qu'il a exprimés et que le monde a acceptés comme base de paix.

Le Président a promis au Congrès de conserver un contact étroit avec lui pendant la conférence de paix et de l'informer entièrement de tous ses développements.

Bien que de nombreuses rumeurs aient couru dans la capitale pendant toute la semaine dernière selon lesquelles les républicains ou les démocrates, n'approuvant pas le Président d'assister à la conférence, le harasseraient de questions, aucun incident ne s'est produit. Les représentants des démocrates se sont levés et ont salué par de vifs applaudissements le passage annonçant que le Président allait en Europe, mais presque tous les républicains et quelques sénateurs démocrates ont gardé un profond silence.

La lecture du message a duré 40 minutes et il n'y a pas eu d'autres interruptions que des applaudissements intermittents.

M. Wilson a quitté la salle du Congrès au milieu des applaudissements des seuls démocrates.

Voici le texte des principaux passages du message présidentiel :

« L'année qui s'est écoulée, depuis la dernière fois que je me suis trouvé devant vous pour remplir mon devoir constitutionnel de donner au Congrès de temps en temps des informations sur l'état de l'Union, a été si remplie de grands événements, de grandes opérations et de grands résultats, que je ne peux pas espérer vous tracer un tableau précis de ce qui s'est passé, non plus que des changements qui ont été provoqués dans la vie de notre nation et du monde et de leurs immenses répercussions.

» Vous avez vous-mêmes, comme moi, été témoins de ces choses. Il est trop tôt pour les évaluer. Nous qui nous trouvons au milieu d'elles et qui en faisons partie, avons moins qualité que n'auront les hommes d'une autre génération pour dire ce qu'elles signifient ou même ce qu'elles furent. Mais, quelques grands faits remarquables sont indubitables et font en un sens partie des affaires publiques que nous avons le devoir de traiter.

La traversée des troupes

» Les exposer, c'est du même coup préparer la scène pour la législation et le programme d'action qui doivent en sortir et que nous avons encore à déterminer.

» Il y a un an, nous avons envoyé 145.918 hommes au delà des mers. Depuis lors, nous en avons envoyé 1.950.513, une moyenne de 162.542 chaque mois, chiffre qui, en réalité, s'est élevé en mai dernier à 245.961, en juin à 278.760, en juillet à 307.182 ; et nous avons continué à atteindre des chiffres semblables en août et en septembre : en août, 289.570, et en septembre, 257.438.

» Un tel mouvement de troupes n'a jamais eu lieu auparavant sur trois mille milles de mer, suivies de l'équipement et des approvisionnements proportionnels. Ces troupes ont été transportées en sûreté parmi des dangers extraordinaires, des dangers d'attaques qui étaient inconnus et dont il était infiniment difficile de se garder.

» Dans tout ce mouvement, 758 hommes seulement ont été perdus par suite d'attaques ennemies, dont 630 se trouvaient sur un seul transport anglais qui fut coulé près des îles Orcades.

» Je n'ai pas besoin de vous dire sur quoi s'appuyait ce qui se trouvait derrière ce grand mouvement d'hommes et de matériel.

» Il n'est pas sans gloire de dire qu'il s'appuyait sur une organisation des industries du pays et de toutes leurs activités productrices, organisation plus complète, ayant des méthodes plus parfaites et plus efficaces en résultats, plus courageuse et plus unanime dans son but et dans son effort et que tout autre belligérant a pu effectuer.

» Nous avons grandement profité de l'expérience des nations qui avaient déjà été engagées depuis près de trois années dans une affaire pressante et pleine d'exigences, en employant au maximum toutes leurs ressources et tous leurs moyens d'exécution perfectionnés. Nous étions leurs élèves. Mais nous avons eu tôt fait d'apprendre et nous avons agi avec une promptitude et une aptitude de coopération qui justifient notre grand orgueil d'avoir pu servir le monde avec une énergie sans pareille et une exécution rapide.

» Mais ce n'est pas sur l'importance de notre concours matériel et sur la rapidité et l'ordre qui ont procédé à son organisation que je veux m'arrêter, mais bien sur le courage et la qualité des officiers et des hommes que nous avons envoyés et des marins qui nous ont gardé les mers, ainsi que sur le moral de la nation qui se trouvait derrière eux....

Honneur aux héros américains

» Ceux d'entre nous qui ont joué un rôle quelconque en dirigeant les grandes opérations par où la guerre a marché irrésistiblement en avant jusqu'au triomphe final, nous pouvons oublier tout cela et charmer nos pensées de l'histoire de ce que nos soldats ont accompli. Leurs officiers comprirent la tâche sévère et exigeante qu'ils avaient entreprise et ils l'accomplirent avec une audace, une perfection et un courage inflexible qui donnent à chaque épisode de l'histoire du transport et de la bataille une distinction impérissable, que l'entreprise fût grande ou mince, et cela depuis leurs grands chefs Pershing et Sims jusqu'au plus jeune lieutenant.

» Et leurs hommes étaient dignes d'eux. De tels hommes ont à peine besoin d'être commandés et marchent à leur terrible aventure gaiement et avec l'intelligence rapide de ceux qui savent exactement ce qu'ils veulent accomplir.

» Ceux d'entre nous qui demeurèrent chez eux firent aussi leur devoir ; autrement la guerre n'aurait pas pu être gagnée et on n'aurait pas pu donner à nos vaillants hommes l'occasion de la gagner ; mais pendant longtemps nous nous croirons « maudits » de ne pas nous être trouvés là-bas et nous ferons peu de cas de nous-mêmes lorsque ceux qui combattirent parleront, ceux-là qui combattirent à Saint-Mihiel ou à Château-Thierry.

» Le souvenir de ces jours de batailles triomphantes demeurera avec ces hommes heureux jusqu'à leur tombe et chacun d'eux aura son souvenir préféré.....

» Et à peine quatre mois plus tard, les chefs des Empires centraux se savaient battus. Maintenant, leurs empires sont en liquidation. Et pendant ce temps-là, comme le moral de la nation a été magnifique !....

» Et que dirons-nous des femmes, de leur intelligence à vivifier toutes les tâches qu'elles entreprennent ?...

» Leur contribution a eu un grand résultat au delà de toute évaluation. Elles ont ajouté un nouvel éclat aux annales des femmes américaines. Le moindre hommage que nous puissions leur rendre est d'en faire les égales des hommes quant aux droits politiques comme elles se sont prouvées leurs égales dans tous les domaines du travail pratique où elles sont entrées en lice, soit pour elles-mêmes, soit pour leur pays.

Les tâches de paix

» Et maintenant que nous sommes certains du grand sacrifice, avec la fierté du devoir accompli, nous nous tournons de nouveau vers des tâches de paix — d'une paix qui sera assurée contre la violence de monarques irresponsables et d'ambitieuses coteries militaires et d'une paix conforme à un nouvel ordre de choses, et basée sur la justice et l'équité.

» Nous sommes sur le point de mettre de l'ordre et de l'organisation dans cette paix, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les autres peuples du monde, dans la mesure où ils nous permettront de les servir. C'est la justice internationale que nous voulons assurer et non notre seule tranquillité domestique.

» Nos pensées se sont portées principalement ces temps derniers sur l'Europe, sur l'Asie, sur l'Orient proche et l'Extrême-Orient, mais nous avons très peu pensé à des actes de paix et d'accommodement qui attendent leur conclusion à nos propres portes. Tandis que nous réglons nos rapports avec le restant du monde, n'est-il pas d'importance capitale de nous débarrasser de toutes causes de malentendus avec nos voisins immédiats et de leur donner des preuves de l'amitié que nous ressentons vraiment pour eux ?.....

» En ce qui concerne notre politique intérieure, le problème du retour à la paix est pour nous un problème de reconstitution économique et industrielle. Ce problème est moins sérieux pour nous peut-être que pour des nations qui ont souffert des maux et des pertes de la guerre pendant plus de temps que nous. Au reste, notre peuple n'attend pas d'être conduit, il connaît son affaire, il se débrouille rapidement dans tout nouvel état de choses, il va droit au but et compte sur lui-même dans l'action. Toutes les règles de conduite que nous pourrions chercher à lui imposer deviendraient vite parfaitement inutiles, car il n'y ferait aucune attention et irait son chemin. Tout ce que nous pouvons faire comme leurs serviteurs législatifs et exécutifs est d'intervenir pour faciliter l'évolution par-ci par-là et comme nous le pouvons.

» On m'a donné beaucoup de conseils quant à des plans qui devraient être amenés. J'ai entendu beaucoup d'avis à propos de plans à tracer et à poursuivre personnellement jusqu'à complète et satisfaisante exécution ; mais je n'ai vu surgir de nulle part un projet général de reconstruction que j'estime pouvoir faire accepter avec la souplesse et l'obéissance voulue de nos hommes d'affaires et de nos artisans. Tant que la guerre a duré nous avons formé de nombreuses organisations en vue de diriger les industries du pays dans des voies qu'il fallait leur faire suivre, de nous assurer d'abondants approvisionnements de matières nécessaires.....

» Mais aussitôt que nous avons su que l'armistice était signé, nous avons jeté le harnais. Les matières premières sur lesquelles le gouvernement avait mis la main de crainte qu'il n'y eût pas assez pour les industries qui fournissaient les armées ont été libérées et remises sur le marché général. Le grand matériel des industries et les machines qui avaient été accaparées pour l'usage du gouvernement ont été rendus aux usages auxquels ils servaient avant la guerre.....

» Il est surprenant de voir avec quelle rapidité, le retour à l'état de paix s'est opéré dans les trois semaines qui se sont passées depuis que les combats se sont terminés. L'évolution procède plus vite que les demandes qui pourraient être faites et que l'aide que l'on pourrait offrir. Il ne serait pas facile de la diriger mieux qu'elle ne se dirige elle-même...

» Il restera une grande masse flottante de main-d'œuvre qu'il ne faudrait pas laisser aller tout à fait à la dérive. Il me semble donc important que le développement des travaux publics de tout genre soit promptement repris pour fournir des occasions de travail à la main-d'œuvre inexpérimentée et que l'on établisse des projets à ce point de vue pour nos territoires inexploités et l'utilisation de nos ressources naturelles étant donné que nous avons jusqu'ici manqué d'émulation pour les entreprises...

Pour la Belgique et la France du Nord

» Puis-je ne pas dire un mot tout particulier sur les besoins de la Belgique et de la France du Nord ? Ce n'est pas de l'argent payé par la voie de l'indemnité qui suffira à les sauver d'une situation désavantageuse et sans espoir pendant les années à venir. Il faut faire quelque chose de plus que de trouver simplement de l'argent. Si ces contrées avaient en abondance de l'argent et des matières premières, elles pourraient demain retrouver leur place dans l'industrie du monde et reprendre demain le rang très important qu'elles occupaient avant la guerre.

» Beaucoup de leurs manufactures sont rasées jusqu'au sol. Une grande partie de leurs machines sont détruites ou ont été enlevées. Leur population est disséminée et beaucoup de leurs ouvriers sont morts. D'autres prendront leurs marchés si on ne les aide pas d'une façon spéciale à reconstruire leurs usines et à remplacer leur matériel perdu. Il ne faut pas les laisser exposées aux vicissitudes de l'âpre concurrence qui va maintenant s'établir.

» J'espère, par conséquent, que le Congrès se montrera disposé, s'il est nécessaire, à accorder à quelque institution, telle que l'Office de Commerce de la guerre, le droit d'établir des priorités d'exportation et d'assurer des avantages à ces peuples que nous avons été si heureux d'aider en les sauvant de la terreur allemande et que nous ne devons pas maintenant à la légère laisser se tirer d'affaires eux-mêmes sur le marché impitoyable de la concurrence. »

Puis, le Président parle de la fixation des impôts.

« Le maintien de nos forces de l'autre côté de l'Océan est toujours nécessaire, dit M. Wilson. Une partie considérable de ces forces doit rester en Europe pendant la période d'occupation et celles qui rentrent ici seront transportées et démobilisées à grands frais pendant les mois à venir....

» J'aime à croire que le Congrès exécutera le programme naval qui a été entrepris avant que nous n'entrions dans la guerre... »

Le Président expose que la politique à adopter sur la question des chemins de fer lui cause un grand souci, puis il ajoute :

« *Nous pouvons espérer, je crois que la guerre prendra formellement fin par un traité à l'époque du printemps.* »

Impérieux devoir d'aller à Paris

Et M. Wilson a conclu :

« Je salue cette occasion qui me permet d'annoncer mon projet de rejoindre à Paris les représentants des gouvernements avec lesquels nous avons été associés dans la guerre contre les puissances centrales pour discuter avec eux les principaux points du traité de paix. Je me rends compte du grand désagrément que causera mon départ du pays, particulièrement en ce moment ; mais j'ai estimé que j'avais l'impérieux devoir d'y aller. Cette décision m'a été imposée par une considération qui, je l'espère, vous semblera aussi concluante qu'elle me l'a semblé. Les gouvernements alliés ont accepté les bases de paix que j'ai exposées au Congrès le 8 janvier dernier, comme les empires centraux ont aussi très raisonnablement désiré mes conseils personnels dans l'interprétation et l'application de ces bases de paix. Il est des plus désirables que je donne ce concours afin que le désir du gouvernement de contribuer sans aucune espèce de but égoïste aux règlements qui seront d'un bénéfice commun pour toutes les nations intéressées, puisse se manifester pleinement...

Et parlant de ce qu'ont fait les héros américains, il dit :

« Maintenant j'ai le devoir de jouer mon rôle jusqu'au bout en tenant compte de ce qu'ils ont offert pour les obtenir, leurs vies, leur sang. Je ne m'imagine pas de service plus impérieux que celui-ci. Je resterai en contact étroit avec vous et avec les affaires et vous saurez tout ce que je fais...»



(Dessin de KERN).

— Ma chérie, nous avons recueilli vingt-sept milliards 750 millions...

— Et tu me refuses un malheureux chapeau de 100 francs !...

COMMENT LES VAINQUEURS sont reçus en Allemagne

(De notre correspondant de guerre accrédité aux armées britanniques)

Eupen, en Allemagne, 1er Décembre. — Grand jour. Le sol allemand vient de sonner sous nos pas. L'Alsace-Lorraine, c'était à nous, c'était chez nos frères que nous arrivions. Leurs bras étaient ouverts, les nôtres aussi ; ce fut l'étreinte. Ce matin dimanche, 1er décembre, par un soleil glacé, mais brillant, chez l'ennemi, l'armée anglaise se présenta.

Du bas en haut, depuis 18 jours, nous avions triomphalement traversé la Belgique. Vivats, baisers, fleurs, fêtes, arcs, populations bannière en tête venant à notre rencontre, lampions dès la nuit s'illuminant, rien ne manqua à ceux, vainqueurs, d'Angleterre, de France ou de Belgique, qui, par le royaume délirant, vers la Germanie déchue, pour l'occuper, montaient.

Le décor allait changer. Hier, 30 novembre, à six kilomètres de la frontière, nous avons couché. C'était le lendemain, vers 8 heures et demie, que la cavalerie britannique, sa parade terminée, partirait vers le poteau frontière. Qu'allions-nous voir ? Que nous réservait l'ennemi ? Tout était vraisemblable. Trouverions-nous des volets clos, des spectateurs sur les trottoirs, de la résignation, de la colère ? Emouvante inconnue. L'Allemagne, pour nous, s'ouvrait.

Il a gelé la nuit, le jour se lève sur une campagne glacée à blanc, mais il se lève bien ; le ciel est bleu et, avant huit heures, le soleil réjouit le givre. Le 15e hussards, qui, par Eupen, le premier violera l'Allemagne, s'ébroue.

Une sentinelle a monté depuis hier la garde au poteau, un petit poste avait mis pied à terre, 100 mètres plus loin ; le régiment cantonnait à 1.000 mètres ; il va partir. Nous le devançons.

Par la route de Verviers, nous traversons Membach, dernier village belge, puis c'est tout droit. Le poteau belge, dix mètres après, l'Allemand ; nous sommes en Allemagne.

A Eupen

Eupen est à peine à un kilomètre. A trois, nous allons d'abord prendre seuls le nouvel air. Sortant de la ville dans notre direction, viennent cinq enfants de dix à douze ans. Ce sont nos premiers Allemands ; c'est dimanche, ils ont leurs habits propres ; leur curiosité les mène à la frontière voir la chose. Ils nous disent bonjour ; ils ne nous ont pas dépassé de cinquante mètres, que l'un d'eux court vers nous. Il a une croix de fer imprimée sur sa belle cravate. Il nous tend trois cigarettes.

— Comment t'appelles-tu ?
— Joseph.
— Que fait ton père ?
— Il travaille.
— Parles-tu français ?
— Nein.

Episode de gamins

Revenons. Laissons aux cavaliers la gloire d'être en tête. Regardons le pays qu'ils ont sauvé. Les voilà. Ils s'avancent au pas, deux par deux.

Ils arrivent au poteau. Un mouvement. Ils mettent le fusil sur la cuisse et sans pousser un cri, sans un temps d'arrêt, continuent. Il est huit heures quarante-trois. L'acte historique est accompli. La vieille Angleterre foule l'Allemagne.

Ils s'avancent à flanc d'un bois de sapins. Le soleil sur le casque, serrés, nombreux, solides. La route est droite et, aussi loin que va le regard, ils l'emplissent. Il n'en est encore que quelques centaines en Allemagne mais, suivant de l'autre côté du poteau, il en vient, il en vient. C'est l'invasion. C'est bien elle, c'est notre tour. Merci, les morts !

Ils vont. Ils atteignent les premières maisons. Verrons-nous des habitants ? Sont-ils dans leurs caves ? En voilà qui marchent sur la route. Ils lèvent les yeux un instant, c'est tout. Voilà des gamins en casquette verte. Ils s'arrêtent, regardent. Encore des gamins, ceux-là coiffés de bérets de matelots. Le ruban de ces bérets, chez nous, autour du front de nos enfants, propose de grands noms glorieux ; le ruban des bérets des enfants allemands célèbrent la ruse, l'assassinat, leurs sous-marins.

Mais voilà le centre. Des habitants sont dans la rue. Ils sont à nous attendre. Le long d'une longue rampe qui conduit au haut quartier, ils sont accoudés. Froide minute. Les premiers cavaliers passent devant eux. Tragique, le silence s'étend. Le silence est partout. Il est dehors et au fond de tous ces Allemands.

Silence lugubre

Quelle nouvelle force des choses ! C'est la première rencontre que les vainqueurs ont avec les coupables. Trois semaines de récompense avaient pu les leur faire oublier. Hier ils paraissaient ; la joie se levait. Aujourd'hui, à leur vue, le sang se refroidit. Passez ! Passez ! C'était l'heure de la gloire ; c'est celle de la justice. Les habitants ont les bras pendants. Les moins résignés ont un mauvais rire forcé aux lèvres. Leur tenue sent la gêne. De ce silence lugubre, de ces attitudes, ce qui se dégage, c'est un sentiment d'écroulement. Ces gens-là sont écroulés comme les pierres de Messine et, comme elles, n'ont pas davantage compris pourquoi.

Toujours en silence, les fenêtres se sont garnies. Presque toute la ville assiste à sa livraison. Nous avons cependant des visions de pudeur. Des gens qui n'ont pas relevé leurs rideaux mais qui sont derrière puisque le rideau bouge, d'autres qui l'ont relevé mais se tiennent à deux pas des carreaux. Le patriotisme se sauve ainsi et la curiosité ne perd pas tout.

Les cavaliers anglais, flammes au vent, passent sans regarder. Ils ne daignent pas. Ils sont la victoire. La victoire qui va.

Nouveauté. Deux habitants se parlent. C'est à voix basse. Leur seul propos est saisissant : il résume la pensée de la ville. Se penchant par où viennent les hussards du roi, ils disent : « Il y en a encore. »

Instinctivement, femmes et hommes, quand ils se déplacent, le font à pas feutrés. Un unique uniforme allemand, un garde forestier, jeune, long, singeant le hobereau. Ses yeux nous inondent d'injures. Sa bouche est plus prudente. C'est l'anéantissement.

Musique en tête

Une musique. Ce sont des civils qui précèdent ainsi cet escadron ; c'est, au grand complet, la fanfare du village belge d'à côté de Membach. Il n'y a que des wallons pour avoir cet estomac. Quatre ans, leurs voisins les ont dominés. Chacun son heure. Les cuivres pètent comme s'ils n'étaient pas rouillés. Les Allemands en sont jaunes. Ils accompagnent l'escadron de la première à la dernière maison d'Eupen et ils reviennent à contre-sens des troupes, soufflant plus fort. C'est toujours ça de pris. Si l'ennemi d'ici a souffert, il ne le porte pas sur la figure. Les enfants ne sont pas maigres ni pâles, tout le monde est bien chaussé, bien habillé. Nous voulons dire chaussé contre la pluie, habillé contre le froid, leurs pieds étant trop grands et trop crue la couleur des habits pour être bien. Les privations n'ont pas non plus gâté l'agrément de quelques visages féminins. Les magasins sont ouverts. Nous achetons des cartes postales. Le marchand est poli. Des affiches vertes sont sur les murs.

C'est la police allemande qui ordonnait aux habitants de remettre toutes leurs armes, exception pour le garde champêtre. Un indigène s'approche, nous dit, voulant être prévenant : « Tout est remis, c'est fait depuis hier. »

Celui-ci voudrait parler.

Ça va ! Ça va !

Et sur les routes d'Allemagne, la première ville traversée, dépassant la cavalerie, nous filons.

A soixante à l'heure, malgré le froid coupant, nous exaltons en nous la joie de faire claquer chez l'ennemi le drapeau français battant notre voiture.

La campagne est déserte, les villages que nous brûlons sont déserts. Pas même une poule ! Le vide complet. Mais, cruel rappel de nos souvenirs, ici, rien n'est détruit. Serrons les poings. Sur les routes, des camions et des autos abandonnés. Aucune indication de chemin. Les inscriptions sur les poteaux, effacées en 1914, ne sont pas repeintes.

Enfin, voilà une carriole ; trois soldats allemands l'occupent. Ils se penchent vers nous. Que vont-ils dire ?

Ils nous disent : « Bonne route ». Nous atteignons Montjoie, romantique village. Il est dix heures et demie. Personne non plus que trois soldats encore solitaires se promenant. Ils nous saluent.

A Malmédy

Nous arrivons à Malmédy. Les troupes anglaises entrées par un second côté y défilent. Même spectacle qu'à Eupen. Mais c'est l'heure de la messe. Nous pénétrons discrètement. Le curé prêche. Il prêche en français. A cette frontière, l'élément wallon domine, le français est courant. Il leur parle de l'événement. Leur dit qu'ils vont avoir à supporter une grande épreuve.

A ce moment, venant du porche, on entend le roulement des canons anglais. Il leur dit qu'il appelle sur eux la justice des occupants.

Et la pénitence, monsieur l'abbé ?

Albert Londres.

Les Américains à Trèves

2 Décembre. — La troisième armée américaine, continuant son avance en Allemagne, a atteint aujourd'hui la ligne générale Krewinkel-Metterich-Bitenich-Morscheid-Hirschfelderhof.

L'importante ville de Trèves a été occupée par nos troupes. — (Officiel américain.)

Les voleurs doivent rendre gorge

Une proclamation de M. Mirman aux Allemands restés en Lorraine

Metz, 3 Décembre. — M. Mirman, commissaire de la République à Metz, adresse aux Allemands restés en Lorraine une proclamation dans laquelle, après leur avoir déclaré qu'il n'exige d'eux que le respect de la France et de ses lois et que ceux qui se conduiront en honnêtes gens seront protégés, il ajoute que nul d'entre eux ne sera inquiété pour avoir même applaudi aux crimes allemands. Mais pour ceux qui auraient participé à quelque crime, il en va autrement :

A) Toute vente d'objets appartenant à des sujets français ou alliés, effectuée sans le consentement de ceux-ci, est nulle de plein droit ; les objets acquis ainsi doivent être, dans un délai de 24 heures, restitués au propriétaire dépouillé ou à son représentant, ou, à défaut, au maire ; passé ce délai, le détenteur desdits objets sera poursuivi sous l'inculpation de vol. Tous droits du propriétaire à dommages-intérêts sont d'ailleurs réservés.

B) Tout détenteur d'objets envoyés du front et provenant de pillage devra, dans les 24 heures, les remettre au maire qui en donnera un reçu. Passé ce délai, la responsabilité du receleur serait gravement accrue.

C) Tous ceux qui, après enquête régulière et contradictoire, seront convaincus d'avoir, soit par excitation, soit par dénonciation, soit par voie d'exécution, participé à des sévices exercés sur un Français ou un allié de la France, notamment sur un blessé, un prisonnier, un civil évacué, seront immédiatement arrêtés et châtiés conformément à la loi : Ce sera justice !

M. Mirman termine en disant que tous les fonctionnaires demeureront à leurs postes jusqu'à ce que, pour chacun d'eux, il en ait décidé autrement.

LA REINE ÉLISABETH accompagne à Paris le roi Albert

Paris s'apprête à faire, au nom de la France, une enthousiaste réception au roi Albert Ier de Belgique.

Il arrivera comme George V à la gare du Bois de Boulogne, demain jeudi à deux heures. La reine Elisabeth l'accompagnera, ainsi que le prince héritier et M. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique.

Les souverains seront reçus, à leur descente du train, par le Président de la République, les membres du gouvernement, les présidents de la Chambre des députés et du Sénat, le préfet de la Seine, le préfet de police, etc.

Le baron de Gaiffier d'Hestroy, ministre de Belgique, et le personnel de la légation M. Bastin, consul général, et le personnel du consulat, les présidents de la Chambre de commerce belge, de l'Union belge, de l'Œuvre des Flamands, de la Société wallonne, de l'Association générale belge, etc., lui souhaiteront également la bienvenue.

Le roi et la reine se rendront, accompagnés par M. Poincaré, au ministère des Affaires étrangères, redevenu pour deux jours le palais royal, où ils recevront, sur demande d'audience, un certain nombre de membres de la colonie belge de Paris et le corps diplomatique.

Ils rendront visite ensuite au Président de la République et assisteront, le soir, à un grand dîner donné en leur honneur à l'Elysée.

Le lendemain, le ministre des Affaires étrangères et Mme Stéphen Pichon offriront un déjeuner, au nom du gouvernement, aux souverains qui se rendront ensuite à l'Hôtel de Ville et repartiront dans la soirée vers leur capitale.

Pavoisons pour la Belgique

Pavoisons, pour l'héroïque et loyale Belgique, pour le souverain magnanime qui a fait de son petit pays une grande nation et qui est lui-même à jamais le symbole de la vaillance et de l'honneur, et pour la reine bonne et charmante qui partage sa gloire.

6 milliards et demi de dommages causés par les Boches à l'industrie belge

Bruxelles, 3 Décembre. — Une première enquête du comité central industriel de Belgique révèle que les dommages causés à l'industrie belge par les faits de la guerre, l'enlèvement du matériel, de l'outillage et des matières premières, sont évalués à 6 milliards 560 millions.

Contre-torpilleurs anglais à Libau

Bâle, 3 Décembre. — On mande de Kiel, à la date du 2 décembre :

Douze contre-torpilleurs anglais venus par le Sund sont entrés hier à Libau.

LE MONTENEGRO se rattache à la Serbie

L'assemblée nationale proclame la déchéance de la dynastie

Zurich, 2 Décembre. — On télégraphie d'Agram :

L'Assemblée nationale monténégrine s'est réunie aujourd'hui 1er décembre à Podgoritza.

Après examen des intérêts politiques et économiques du peuple monténégrin, l'Assemblée a voté les décisions suivantes :

1° *Le roi Nicolas, ainsi que toute la dynastie Petrovitch, sont déclarés déchus du trône monténégrin.*

2° *Le Monténégro se réunit à la Serbie sous la dynastie des Karageorgevitch. Il entre dans*



la patrie commune du peuple à trois dénominations, de tous les Serbes, Croates et Slovènes.

3° *Un Conseil national sera élu pour gouverner les affaires de la Serbie et du Monténégro réunis.*

4° *Ces décisions seront communiquées à l'ancien roi Nicolas, au gouvernement de Serbie, aux puissances de l'Entente et à tous les gouvernements des Etats neutres.*

Toutes ces décisions ont été adoptées par acclamations et à l'unanimité des voix. Le peuple a accueilli avec enthousiasme les résolutions de l'Assemblée nationale et manifeste une pleine confiance dans l'avenir.

Un *Te Deum* sera célébré en l'honneur de l'union nationale. Des fêtes ont lieu dans tout le Monténégro.

Nicolas Ier

Le roi Nicolas Ier, dont on vient de proclamer ainsi la déchéance, est né le 25 septembre 1841. Nicolas Ier avait succédé à son oncle Danilof, « prince souverain et héritier de Monténégro » en 1860. Il avait pris le titre de roi en 1910.

Le souverain déchu a été élevé en partie en France. Il a été notamment élève du lycée Louis-le-Grand de 1856 à 1860. L'influence française se fit d'ailleurs sentir for-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tement sous son règne au Monténégro, où le français était enseigné comme langue principale dans les 150 écoles qu'il avait créées avant les guerres balkaniques.

Après les deux guerres de 1912-1913, le Monténégro fut obligé, à la suite de l'ultimatum autrichien, d'évacuer Scutari qu'il venait de conquérir. L'événement accentua la politique d'union avec la Serbie et, en 1914, Cettigné se joignit immédiatement à Belgrade contre l'agression de l'Autriche. Lorsque son pays fut envahi, en décembre 1915, Nicolas refusa de signer la paix à Podgoritza et il se réfugia en France avec sa famille. Le gouvernement français mit à sa disposition le château de Mérignac, près de Bordeaux. La famille royale s'installa ensuite à Neuilly-sur-Seine, puis, en décembre 1917 à la villa Shamrock, à Pau.

Nicolas Ier a neuf enfants, dont six filles. Les princesses Militza et Stana ont épousé des grands-ducs russes. La princesse Hélène a épousé le roi d'Italie, la princesse Anna est mariée au prince François-Joseph de Battenberg. Les princesses Xénie et Vera ne sont pas encore mariées.

Le Monténégro avec le mont Lovcen, qui domine le grand port militaire de Cattaro, est une des positions dominantes de l'Adriatique.

M. Poincaré et le Gouvernement partiront le 7 décembre pour l'Alsace-Lorraine

Le programme du prochain voyage que fera en Alsace et en Lorraine le Président de la République avec les membres du gouvernement et les représentants des deux Chambres est à peu près arrêté. En voici les grandes lignes :

M. Poincaré quittera Paris samedi prochain 7 décembre, dans la soirée, par train spécial, avec les membres du gouvernement. Un second train spécial emmènera les membres du corps diplomatique de l'Entente et les bureaux du Sénat et de la Chambre des députés. La première visite sera pour Metz, à qui le Président consacrera une partie de la journée du dimanche 8.

Toute la journée du 9 sera consacrée à la ville de Strasbourg. Une grande revue des troupes est prévue, en présence des maréchaux Foch et Pétain, du général de Castelnau, des généraux commandants d'armées et des gouverneurs militaires.

Le 10, le Président de la République, les ministres, le corps diplomatique et les présidents des Chambres visiteront Colmar et Mulhouse, d'où ils regagneront Paris par Belfort. Les autres invités rentreront directement de Strasbourg à Paris.

Le maire de Lille n'a pas démissionné

Un bruit a couru, dont le *Journal des Débats* s'était fait l'écho, que M. Delesalle, le maire de Lille, et le conseil municipal, rencontrant des difficultés presque insurmontables pour le ravitaillement de la population lilloise, venaient de démissionner.

Or, ce bruit est inexact. Une dépêche de l'agence Havas, datée de Lille, l'a démenti formellement.

Nous avons vu, au sujet de ces questions de ravitaillement, M. Carrez, secrétaire général du comité des réfugiés du Nord, et M. Vandame, député de Lille, qui nous ont dit que la municipalité de Lille avait pu envisager l'éventualité d'une démission, non actuellement mais il y a quinze jours, et pour la question du remboursement des bons communaux. Il nous ont confirmé, tout en reconnaissant l'effort des pouvoirs publics, ce que disait notre correspondant de Lille, sur la nécessité d'avoir de nombreux camions automobiles.

Entre Paris et Lille

La commission du réseau du Nord a l'honneur d'informer le public qu'à partir d'aujourd'hui, 3 décembre, un train-poste circulant de jour, à l'aller et au retour, sera rétabli entre Paris et Lille par Arras, Saint-Pol, Béthune.

Ce train suivra l'horaire ci-après :

Paris, dép. 7 h. 30 ; Arras, arr. 10 h. 50 ; Saint-Pol, arr., 12 h. , Béthune, arr., 12 h. 55 ; Lille (Porte d'Arras), arr., 15 h. 15.

Lille (Porte d'Arras), dép., 12 h. 15 ; Béthune, dép., 14 h 35 ; Saint-Pol, dép., 15 h. 25 ; Arras, dép., 16 h. 35 ; Paris, arr., 20 h.

A cette mise en marche succèdera, aussitôt que possible, celle de trains en correspondance à Arras vers Douai, Somain, Valenciennes et Cambrai.

Nouvelle visite de M. Lebrun

M. A. Lebrun, ministre des Régions libérées, s'est rendu à nouveau dans le département du Nord pour examiner sur place les conditions actuelles de la reprise de la vie économique.

Dans les principales villes, il s'est entretenu avec les représentants des populations et les chefs de services administratifs en vue de la coordination de tous les efforts.

Les convois de rapatriés civils du Nord

Dieppe, 3 Décembre. — Le quatorzième convoi de rapatriés par la Hollande est arrivé dimanche soir dans notre port. Il a débarqué lundi matin à sept heures et a été salué par M. Benoni Ropert, adjoint au maire.

Le quinzième convoi est arrivé lundi dans la matinée. C'est le lieutenant Robert Thoumyre, grand blessé de la guerre, qui leur a apporté le salut de la France.

La musique belge, restée tout exprès à Dieppe pour donner à ces rapatriements un éclat tout particulier, a joué sur le parcours du quai au Casino et après les discours

En raison de l'arrivée de Leurs Majestés le roi et la reine des Belges, les Grands Magasins Dufayel, *Palais de la Nouveauté*, seront fermés le jeudi 9 courant à partir de midi.

LES BELGES à Aix-la-Chapelle

(De notre correspondant de guerre accrédité auprès des armées françaises)

Aix-la-Chapelle, 2 Décembre. — Non seulement l'ennemi abhorré a évacué notre territoire, mais encore nous sommes installés chez lui. C'est presque le soleil d'Austerlitz que ce soleil de victoire qui a éclairé ce matin le passage de la frontière par nos troupes sanglotantes de joie, la poitrine oppressée.

Sous le ciel clair et froid de décembre, le sol gelé des routes sonnait sous les sabots de la cavalerie belge qui montait vers Aix-la-Chapelle, première ville soumise à l'occupation. C'est par Eupen et Eyndatter que j'ai gagné la vieille ville impériale. Il m'a semblé que je rentrais chez moi : *Aquis sedes prima Franciæ*, « Aix, première capitale de la France », dit une inscription de l'hôtel de ville, droit d'héritage, droit de conquête. Je suis dans une de nos villes, celle de ce Charles qui fut roi des Francs avant d'être empereur romain. Car, celui-là aussi qui les avait soumis ils l'avaient annexé.

Dans tous les villages que nous traversons, il y a foule dans les rues et foule bienveillante. Dans les prés lumineux de givre, d'immenses troupeaux de ruminants, ceux que leurs soldats ont volés en Belgique et dans le nord de la France et vendus ou abandonnés à leur rentrée en Allemagne, attendent dans le froid leur rapatriement. Çà et là, sur la route, des camions abandonnés dans le fossé, des chevaux dépecés sur la chaussée attestent le passage récent d'une armée en désarroi.

Enfin, Aix. Nous traversons le grand pont du chemin de fer à la suite d'une colonne de lanciers belges à la lance desquels claque fièrement le fanion noir, or et rouge. Nul autre que des militaires ne peut le franchir. Dans les rues, les chapeaux se lèvent à notre passage.

Nous descendons à l'hôtel de-ville. La foule s'écarte, déférente. Que ces gens-là sont soumis !

Leur platitude

Les chapeaux se soulèvent d'eux-mêmes. Evidemment, le sourire ne règne pas, mais la consternation non plus. Tout Aix-la-Chapelle est dans la rue.

— Quels gens plats et obséquieux ! nous disait un commandant. Je suis sûr que si nous étions rentrés avec quelques tambours, ils auraient crié : Vive la Belgique ! et chanté la *arseillaise*. Quand nous sommes arrivés aux portes de la ville, notre colonel a demandé où était le bourgmestre. On lui a répondu que le bourgmestre l'attendait à l'Hôtel de Ville. Cinq minutes après, le Boche, prévenu, arrivait. Il a passé à pied, l'air plutôt penaud, devant le front des troupes et depuis lors ça marche très bien. »

Je me suis promené dans la ville. Il ne m'a pas fallu cinq minutes pour me rendre compte de l'état d'épuisement économique de l'ennemi. Aux devantures des cordonniers et des plus élégants, plus de chaussures de cuir, seulement des galoches de bois à empeigne de toile. Peu de tabac et mauvais chez les marchands. A l'hôtel, un innommable rôti — serait-ce du chien ? — escorté de chou en salade, remplace les savoureux rumstecks d'antan. Et partout même réflexion piteuse : *Ersatz !* Mais ne croyez point que, s'il rampe, le Boche soit abattu pour cela. Des journaux impriment que l'armée boche est invincible et même invaincue. Quel mauvais tour ces brutes préparent-elles encore pour essayer ainsi de donner le change ? Mais le coup d'Ems ne se renouvellera pas et nous aussi nous les attendons.

Maurice Pelletier.

Liége acclame le roi, la reine et le général Leman

Liége, 3 Décembre .— Le roi Albert et la reine Elisabeth ont fait une entrée triomphale dans Liége.

Le roi et la reine ont fait leur entrée à cheval à dix heures et demie, escortés des généraux Degoutte, Rouquerol, du comte Athlone, frère de la reine d'Angleterre, du général Leman, le héros de Liége, du général Michel, défenseur de Namur, et des délégations française, britannique et américaine.

Au milieu d'enthousiastes acclamations, le couple royal s'est rendu aux Terrasses où les troupes ont défilé devant lui. Au premier rang du premier bataillon du 12e de ligne, la foule reconnut et acclama l'héritier du trône, le prince Léopold, simple soldat, portant le fusil et le sac comme ses camarades. Une pluie de fleurs s'est abattue sur les soldats.

A trois heures et demie, les souverains ont été reçus à l'Hôtel de Ville. Le bourgmestre a rappelé la résistance opiniâtre de la ville qui retarda sensiblement la marche de l'ennemi, puis l'occupation, ce qui permit aux armées françaises de remporter la victoire de la Marne. Il a ensuite dépeint et flétri en termes indignés l'ignominie de l'occupation boche. Après avoir rendu hommage au général Leman, le bourgmestre a dit :

« La France, toujours attentive à ce qui est héroïque et grand, a décerné à Liége la croix de la Légion d'honneur comme une marque de reconnaissance de la nation chevaleresque qui allait donner les preuves de son héroïsme et de son abnégation. »

Un *Te Deum* a été ensuite chanté à la cathédrale, puis le roi a quitté la ville en automobile découverte.

MOUVEMENT ADMINISTRATIF

M. Myrtil Stirn, secrétaire général de la Loire par intérim, est chargé de l'intérim de la sous-préfecture de Béthune, en remplacement de M. Bonnefoy-Sibour.

DERNIÈRE HEURE

CLEMENCEAU ET FOCH reçoivent à Londres la Colonie française

(Du correspondant du Petit Journal*)*

Londres, 3 Décembre.— M. Clemenceau et le maréchal Foch ont été l'objet de nouvelles manifestations de l'ardente sympathie de la population qui, nombreuse, se trouvait dans Whitehall, acclamant *Old Clem*, le vieux Clem, aimable diminutif de Clemenceau, tandis que les femmes, avec attendrissement, disaient : Good old Tiger (le bon vieux Tigre), et que M. Clemenceau, souriant, répondait aux saluts de la foule.

Les membres de la conférence avaient été retenus à déjeuner hier par le Premier anglais et la discussion a repris aussitôt après.

Peu après 4 heures, M. Clemenceau a quitté Downing Street, acclamé de nouveau, pour rentrer à l'ambassade où avait lieu, à 6 heures, une réception de la colonie française. Plus de 2.000 invitations avaient été lancées. Les grands salons de réception étaient trop petits pour contenir la foule de ceux venus saluer les organisateurs de la victoire. Toutes les personnalités marquantes étaient présentes ; tous les Alsaciens-Lorrains, heureux de rentrer enfin dans la grande famille française.

En leur nom, M. Duché, président de la chambre de commerce, a présenté au président du Conseil l'hommage des Français habitant l'Angleterre et demanda que les Français habitant les colonies eussent la priorité lors de la démobilisation.

Au milieu de nouveaux applaudissements, M. Clemenceau y prit la parole.

Je vous remercie, dit-il, de l'heureuse minute que vous m'avez fait vivre en France sur le sol britannique.

Puis il exprime la reconnaissance du pays envers l'ambassadeur de France à Londres pour son œuvre pendant la guerre.

Je m'associe, continue-t-il, aux paroles que vous adressez à ce grand soldat, le maréchal Foch. Je l'ai vu à l'œuvre, et personne mieux que moi ne sait ce qu'il a fait.

Il rappelle la belle parole prononcée par le maréchal Foch au cours de la bataille de l'Yser. On lui disait qu'il était impossible de tenir. « Puisque nous ne pouvons plus tenir, répondit-il, j'attaque. » Il a attaqué et a vaincu.

Il n'est pas suffisant, poursuit le président du Conseil, d'être un héros pendant la guerre, il faut travailler à maintenir le renom de la France dans le monde. Elle a montré qu'elle n'est pas dégénérée. C'est le devoir de tout bon Français d'imposer le respect et l'estime par son travail et ses vertus. Aujourd'hui, on nous aime pour ce que nous avons fait, mais il faut maintenir le sentiment d'amour et d'estime que la France a su inspirer au monde.

Je vous donne rendez-vous à tous à Paris le jour où le maréchal Foch entrera dans la capitale à la tête de ses troupes.

Continuant son discours, M. Clemenceau déclara la nécessité de conserver plus fortement que jamais les alliances et les amitiés que nous avions su acquérir, parmi lesquelles l'amitié anglaise était une des plus précieuses.

Dans un langage clair, mathématique, le maréchal Foch parla ensuite de la victoire : *« C'est l'âme de la France qui a sauvé la France ! » Nous avons établi notre bilan de 1918 ; nous avions des armées fatiguées par quatre ans de guerre, dit le maréchal Foch, où des trésors d'énergie étaient accumulés. L'ennemi nous attaqua avec violence, nous avons voulu l'arrêter coûte que coûte, ensuite nous avons désiré dégager les voies de communications d'où la contre-offensive de Château-Thierry. Voyant que ça ne marchait pas trop mal* (Rires), *nous avons continué, étendant notre attaque sur quatre cents kilomètres. La victoire est comme un plan incliné : quand la boule est partie, elle va de plus en plus vite pourvu qu'on ne l'arrête pas ; nous ne l'avons pas arrêtée. »*

Après le discours de Foch, la réception étant terminée, le président du Conseil tint à recevoir les représentants de la presse avec lesquels il s'entretint quelques instants sans faire aucune déclaration.

Le soir le maréchal Foch et M. Clemenceau ont dîné à l'ambassade avec M. Cambon et ses collaborateurs.

L'enthousiasme avec lequel ont été reçus et acclamés à Londres le maréchal Foch et M. Clemenceau est peut-être sans parallèle dans les annales londoniennes, au moins dans les temps modernes. Aucun souverain n'a jamais été reçu avec une cordialité plus sincère de la part de la population.

Fr. Henry.

Londres, 3 Décembre. — La conférence d'aujourd'hui s'est tenue à la Chambre dite du « Cabinet », munie de doubles portes et de doubles fenêtres, excluant ainsi tout son du dehors.

Des fonctionnaires furent placés de faction aux portes pendant toute la durée de la séance et personne ne put ni entrer ni sortir que sur la permission des membres de la conférence. Si quelqu'un avait besoin de quoi que ce soit, sir Maurice Hanloy, secrétaire du Comité de défense de l'Empire, faisait part des désirs de la conférence aux fonctionnaires derrière les portes.

M. Lloyd George présidait, ayant en face de lui MM. Clemenceau et Orlando et à ses côtés le maréchal Foch et M. Sonnino.

EN ALLEMAGNE

Ebert et l'unité allemande

Bâle, 3 Décembre. — Le parti socialiste berlinois avait organisé à Berlin, une grande réunion comptant environ deux mille personnes.

Le socialiste Ebert y a déclaré notamment :

La grande révolution allemande n'apportera à l'Allemagne ni la dictature, ni l'esclavage, mais elle établira d'une façon solide la liberté allemande. La jeune république populaire allemande doit être fondée sur le droit et la justice.

Le programme de M. Ebert indique les grandes lignes qu'elle doit suivre.

Il n'y a au monde aucune puissance assez forte pour détruire d'une façon durable l'unité politique des peuples en Allemagne, qui repose sur leur unité économique ou pour dresser ces peuples les uns contre les autres. Rien ne serait plus funeste à la classe ouvrière qu'un retour à la division des petits Etats du moyen âge.

Ce n'est pas le séparatisme, mais une collaboration de toutes les forces allemandes qui s'impose actuellement.

M. Ebert a annoncé d'énergiques mesures contre le capital, les bénéfices de guerre, sur les droits d'héritage et la socialisation des industries.

Finalement a été voté un ordre du jour saluant la décision du gouvernement de faire procéder dès le mois de février aux élections pour l'Assemblée nationale et lui assurant l'appui des masses socialistes.

Les délégués du front se déclarent pour le gouvernement

Bâle, 2 Décembre. — Selon un télégramme de Berlin, le congrès des délégués du front, qui représente 220 divisions et qui siège à Ems, s'est, à une énorme majorité, déclaré pour le gouvernement contre toutes les tentatives de désunir l'empire et d'y répandre les idées bolchevistes.

Au cours de la séance le commissaire du peuple Bahr a déclaré :

— La situation de l'Allemagne est bien plus mauvaise qu'on ne le croit en général. Notre première tâche est de ramener les troupes de ce côté du Rhin ; la situation des troupes à l'Est est désespérée On sait quel état d'esprit règne en Pologne, en Ukraine et en Finlande. On ignore comment il sera possible d'en ramener les troupes. »

Au sujet de l'Alsace et de la Lorraine, M. Bahr a dit :

— Je ne suis pas d'avis qu'on puisse d'ores et déjà les considérer comme devant devenir françaises, et il a ajouté : « L'Allemagne ne veut pas rompre l'armistice, elle est prête à accepter tout ce que l'Entente voudra ; l'Entente n'a qu'à parler et à dicter ses volontés, nous sommes prêts à tout accepter parce que nous savons que rien ne saurait être si mauvais qu'un retard dans la question de la paix. »

On nettoie les Affaires étrangères et on y adjoint une femme

Bâle, 3 Décembre. — On mande de Berlin :

La *Freiheit* dit que les sous-secrétaires d'Etat aux Affaires étrangères, Stumm et von dem Bussche, ont démissionné.

Mme Kautsky a été nommée aux côtés de son mari aux Affaires étrangères à la place du secrétaire d'Etat David, malade, pour étudier les responsabilités des origines de guerre. — *(Havas)*.

Premier contingent de troupes américaines rapatriées

New-York, 3 Décembre. — La *Mauretania* est arrivée hier soir à New-York avec un premier contingent de troupes rapatriées.

Un nouvel avion allemand atterrit en Suisse

Bâle, 3 Décembre. — Un avion allemand monté par deux civils a atterri hier aux portes de Bâle.

NOUVELLES DIVERSES

— Mme Murray Dike et Mlle Morgan, présidente et vice-présidente du Comité américain pour les régions dévastées de la France, sont citées à l'ordre de l'armée française.

— A Loigny a été célébré avec la solennité habituelle le 48e anniversaire de la bataille de Loigny

— M. Sonnino a envoyé au Conseil national de l'unité roumaine une note disant que le gouvernement italien donnera tout son appui à la réalisation des droits politiques et territoriaux du peuple et de la nation roumaine. Le gouvernement italien est heureux de reconnaître le Conseil national de l'unité roumaine et d'entrer en relations avec lui.

— Un télégramme de Berlin dément que les postes radiotélégraphiques aient été saisis par les socialistes indépendants ou le groupe Spartacus.

— L'*Associated Press* reçoit une dépêche de Pékin disant que le gouvernement chinois a fait aménager vingt grands temples dans l'ouest de Pékin pour y interner les Allemands.

— Des généraux hongrois, parmi lesquels l'archiduc feld-maréchal Joseph de Habsbourg et dix médecins inspecteurs, ont été mis à la retraite d'un seul coup.

— La Compagnie du Nord de l'Espagne a accepté la démission de son directeur, M. Félix Roix.

— Le lieutenant Jousselin a entendu hier M. Noël, député de Verdun, qui en cette qualité a été en relations avec M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse.

ECHOS

Le général Vuillemot, commandant la 11e division, cite à l'ordre de la division Pierre-Maurice-Elie Philippe, lieutenant, commandant le 1er peloton de la 2e compagnie du 86e R. I. T. :

« Chargé de faire construire les rampes d'accès à un pont de bateaux pendant la nuit du ..., a fait preuve d'énergie, de sang-froid et d'un grand ascendant sur ses hommes, en faisant exécuter les travaux sous un violent bombardement, et malgré des pertes très sensibles éprouvées au début de l'opération. A fourni un effort personnel et continu pendant dix-huit heures. »

Le lieutenant Elie Philippe est le fils de feu M. Léon Philippe, directeur honoraire au ministère de l'Agriculture, inspecteur général de 1re classe des ponts et chaussées, et le neveu de M. Edouard Philippe, l'auteur dramatique.

Le gouvernement français a décerné la croix de la Légion d'honneur à la ville de Liége pour sa défense héroïque en 1914. Le Conseil municipal de Paris, Paris étant décoré également, a chargé son bureau d'étudier s'il n'y aurait pas lieu que ce soit la Ville de Paris qui remette l'insigne à la ville de Liége.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de notre collaborateur, M. Georges Guilaine, décédé le 1er décembre, à l'âge de 56 ans, en son domicile, rue des Abbesses, 38. Le défunt était rédacteur au *Daily Mail* et à l'agence Radio et avait collaboré à de nombreux journaux parisiens. Nous adressons à sa veuve et à son frère, notre excellent confrère du *Temps*, nos sincères condoléances.

Ils continuent l'espionnage en Belgique

Bruxelles, 3 Décembre. — La *Gazette* dit que, malgré l'armistice, le service de l'espionnage allemand continue de fonctionner. Dans une commune des environs de Bruxelles, la gendarmerie a arrêté deux soldats allemands déguisés en femmes qui, munis d'appareils photographiques, prenaient des vues du passage des troupes françaises.

Huit enfants tués et 21 blessés par l'explosion d'un obus

Bruxelles, 2 Décembre. — Des enfants ont allumé, à Scherbeek, deux grands feux qu'ils alimentaient au moyen de porte-obus en osier abandonnés par les Allemands. Un obus, resté dans un panier, a fait explosion, tuant huit enfants et en blessant vingt et un.

En plusieurs autres endroits, des explosions accidentelles sont signalées ; elles ont causé des morts et des blessés.

INFORMATIONS MILITAIRES

Fourragères. — Aux couleurs de la médaille militaire : le 1er régiment d'infanterie.

Aux couleurs de la croix de guerre : les 233e et 47e d'infanterie, les escadrilles Br. 219 et C. 227.

Les réformés no 2 peuvent obtenir, sur demande et après enquête, un secours éventuel renouvelable, dont le taux varie suivant l'âge, les charges de famille, les ressources et les titres militaires. D'autre part, des allocations mensuelles temporaires sont accordées à ceux qui réunissent les conditions prévues par la loi du 9 décembre 1916.

Enfin, le projet de loi sur les pensions, dans son article 4, contient des dispositions spéciales établissant en faveur des militaires atteints d'invalidités depuis le début de la guerre, une présomption permettant de rattacher, sous certaines conditions, lesdites invalidités au service militaire.

Les gendarmes stagiaires ne peuvent demander leur changement de légion qu'au bout de trois ans. Mais, « en raison des circonstances actuelles », une nouvelle réglementation vient d'être mise à l'étude.

La durée des permissions est augmentée dans la marine

En raison des longues absences imposées aux équipages de la flotte par les nécessités de la guerre navale, le ministre de la Marine a décidé d'augmenter la durée des permissions de détente

En conséquence, les marins embarqués ou servant à terre dans des régions d'où il est possible de les envoyer en permission auront en une ou plusieurs fois, suivant les exigences du service, quarante jours de permission par période de douze mois.

Les marins débarqués auront, à l'expiration de leur embarquement, quinze jours de permission par année de présence à bord.

Les marins en service au loin auront une permission de trente jours avant leur départ, et au terme de leur période d'affectation une permission de cinquante jours.

Les marins originaires des régions libérées et qui désireraient s'y rendre, auront droit à une permission exceptionnelle de quinze jours.

Des permissions pour l'Alsace-Lorraine, la Belgique et le Luxembourg seront accordées aux marins dans les conditions prévues pour les militaires par l'instruction de la Guerre du 22 novembre 1918.

Les marins et leurs familles accueilleront avec joie les modifications apportées par M. Georges Leygues au règlement des permissions, car elles auront pour résultat d'en augmenter la durée et même de la doubler en bien des cas.

La plainte de Mme Prieur est recevable

Le ministre de la Justice, M. Nail, a décidé de donner la suite qu'elle comporte à la plainte en assassinat contre l'ex-empereur d'Allemagne, Guillaume de Hohenzollern, portée par Mme veuve Prieur dont le mari, marchand de jouets, rue Michel-le-Comte, a été tué à bord du *Sussex*.

Cette plainte a été transmise à M. Lescouvé, procureur général près la Cour d'appel de Paris, qui, après une conférence avec M. Scherdlin, procureur de la République, a reconnu que la plainte était recevable.

Plusieurs autres plaintes sont instruites actuellement, provenant de victimes des « Berthas ».

A Travers les Départements

CHARENTE-INFÉRIEURE. — La Rochelle : On a découvert dans la cale de radoub, à La Pallice, le cadavre de M. Célestin Brisson employé à la gare.

— André Bernard, 9 ans, demeurant faubourg de Saint-Eloi, a été blessé grièvement au visage et aux mains, par l'explosion de détonateurs. On craint qu'il ne perde la vue.

— Deux tramways sont entrés en collision sur la route de la Pallice Il y a eu de nombreux blessés.

CORRÈZE. — Brive : Près de Beaulieu, M. Guy Bonnet, 74 ans, a été si grièvement blessé par un train qu'il a succombé.

Tulle : Un enfant des époux Chassaing, de Ladignac, âgé de 2 ans, s'est noyé dans une pêcherie.

Ussel : M .Jean Besse, 46 ans, garde-frein, a eu une jambe broyée. Il est mort de sa blessure.

COTES-DU-NORD. — Lannion : Un incendie a détruit une maison au bourg de Plunnieux.

— M. Joseph Lecollinet étant à bicyclette, heurta une voiture non éclairée. Il a succombé le lendemain.

GIRONDE. — La Réole : Un permissionnaire voulant descendre d'un train, a été précipité sous les roues qui lui broyèrent le crâne.

HAUTE-LOIRE. — Le Puy : On a retiré de la rivière la Borne, les cadavre étroitement enlacés et liés par une ceinture, de Jean Chevalier, mobilisé dans une usine et de Marie Sauvage, épouse Pasquier, domiciliée à Poitiers. Ils se sont suicidés, après avoir dissipé 12.000 francs que la femme avait dérobés à son mari.

ILLE-ET-VILAINE. — Saint-Malo : Le tribunal correctionnel a condamné à 15 jours de prison avec sursis, 200 francs d'amende et à l'affichage Mme veuve Clouet, cultivatrice à Pleine-Fougères qui vendait son lait dans une mesure de 80 centilitres pour un litre.

LOIR-ET-CHER. — Blois : Au hameau de Morins, commune de Coulfy, Mme Pichard, 81 ans, a été brûlée vive.

LOT-ET-GARONNE. — Nérac : M. Duprat, propriétaire à Calezun, commune de Buzet, étant à bicyclette, a été heurté par un motocycliste et a succombé.

MANCHE. — Cherbourg : Six arrestations ont été opérées pour le vol commis chez M. Buhot, en septembre, à la suite de nouvelles perquisitions.

Coutances : M. Berland, entrepreneur de bâtiments à Donville-les-Bains, a été attaqué par un sanglier qu'il avait blessé dans le bois d'Ontot, près de Hudimesnil. L'arrivée d'autres chasseurs a heureusement mis l'animal en fuite.

Valognes : Dans les taillis de Rauville la Bigot, on a trouvé le squelette du soldat J.-B. Laniepce, disparu depuis septembre 1914. Le corps avait été en partie calciné par un incendie qui avait brûlé le bois.

MARNE. — Vitry-le-François : Entre les gares de Vitry-le-François et de Blesme, on a découvert hier le corps broyé d'un soldat français qui avait été écrasé par un train.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — Nancy . Près de la gare de Liverdun, le soldat Jac Lutz a été tamponné et tué par un train.

— M. Grosjean, 76 ans, est tombé de son grenier et s'est tué.

— Mme Léon Soudier, épicière à Frouard, s'est noyée accidentellement dans le canal.

RHONE. — Lyon : Les gardiens de la prison Saint-Paul où est écroué le sergent interprète Ferrero, assassin du rentier Prat, ont découvert dans la doublure du képi de l'Italien, 6.000 francs en billets de banque provenant du vol et qui avaient échappé aux premières fouilles opérées à la Sûreté.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19.

Renseignements commerciaux

HALLES CENTRALES DE PARIS

Cours des viandes (le kilo)

Bœuf. — Quart. derrière, 2,40 à 4,70 ; quart. devant, 1,80 à 2,70 ; aloyau, 3,00 à 5,80 ; cuisses, 3,00 à 4,40 ; arrivages : 59.777 kilos.

Veau. — Extra, 1re qualité, 4,70 ; 2e qualité, 4,20 à 4,50 ; 3e qualité, 2,20 à 4,10 ; arrivages, 38.154 kilos.

Mouton. — 1re qualité, 5,60 à 6,10 2e qualité, 4,80 à 5,50 ; 3e qualité, 3,00 à 4,70 ; gigots, 5,60 à 7,20 ; arrivages, 36.653 kilos.

Porc. — Entiers ou en 1/2, 1re qualité, 6,20 à 6,60 ; 2e qualité, 5,40 à 6,00 ; filets, 6,80 à 7,00 ; jambons, 5,00 à 6,70 ; arrivages : 54.133 kilos ; arrivage total : 188.717 kilos.

TARTRES ET DÉRIVÉS

Bordeaux, 30 Novembre. — Les cours des tartres ne sont pas cotés ; il n'y a aucun changement avec le bulletin envoyé la semaine dernière.

CUIRS ET PEAUX

On cote à Paris : Chevaux frais ou salés, équarrissage au-dessous de 10 kilos, poneys et poulains, 12 fr.; mulets, tous poids même désignation, 27,75 ; ânes, tous poids, même désignation, 10,50 ; chèvres, la pièce, 13 francs.

Marchandises fraîches de boucherie à livrer courant : Moutons laines, 260 fr.; 1/2 laine, 230 fr.; rasons, 180 fr.; chèvres, la pièce, 13 francs.

SUR MER

Saint-Malo, 3 Décembre. — ARRIVÉES : Vapeurs anglais *Coblentz*, de Liverpool et *Lelrpool*, de Cardiff ; voiliers français *Sainte-Jeanne*, d'Erquy ; *Petite-Anna*, de Paimpol.

SORTIE. — Voilier français *Zénith*, pour Tréguier.

LA TEMPÉRATURE

Thermomètre. — Hier, à midi, 9° degrés au-dessus de zéro. Temps pluvieux.

Bureau central météorologique. — Mardi 3 Décembre : le thermomètre marquait à 7 h.: — 3° à Belfort et à Lyon, 2 à Clermont-Ferrand, 4 à Marseille, 5 à Paris, Bordeaux, 8 à Dunkerque, 10 à Nantes, 11 à Biarritz, 13 à Brest.

A Paris, temps brumeux, pluvieux ; au Parc-Saint-Maur, la température moyenne 5°3 a été supérieure de 1°6 à la normale (3°7) depuis hier, température max. 8°, min. 4°. A la Tour Eiffel, max. 10°, min. 5°.

Prévisions. — En France, le temps va rester couvert, brumeux et généralement assez doux sauf dans le sud-est ; des pluies sont probables principalement dans l'ouest et le nord.

BOURSE DE PARIS

DU MARDI 3 DÉCEMBRE 1918

Valeurs	Cours du jour	Valeurs	Cours du jour	Valeurs	Cours du jour
3 %.......	62 90	Comptr Escompte	850 ..	Foncière 1883.	329 ..
3 % amortiss.	.. ..	Société Générale	616 ..	Foncière 1885.	354 ..
3 ½ 1914..	90 ..	Est........	940 ..	Commun. 1891	312 ..
5 %	87 90	Lyon......	923 ..	Commun. 1892	359 ..
4 % 1917..	70 65	Midi......	910 ..	Foncière 1895.	383 ..
4 % 1918 lib.	71 ..	Nord......	1320 ..	Commun. 1899	356 25
4 % 1918 n. lib	71 85	Orléans...	... ..	Foncière 1903.	405 ..
Ouest-Etat 4 %	387 50	Ouest......	700 ..	Commun. 1906	391 50
Algérie 1902 3	... ..	Métropolitain..	499 ..	Foncière 1909.	213 50
Maroc 1904 5	462 50	Suez........	5534 ..	Commun. 1912	212 ..
— 1910 5 %	446 ..	Rio Tinto......	1799 ..	Fonc. 1913 3½	412 ..
— 1914 4 %	416 ..	Aciéries Marine.	.... ..	— 1913 4 %	423 ..
Espagne Ext 4 %	.. ..	Tréfil. du Havre	228 ..	1917 5½ lib.	... ..
Russie 1889 4 %	.. ..	PETIT JOURNAL..	... ..	1917 5½ n. lib	... ..
— 1890 4 %	.. ..	Ville de Paris 65	554 ..	Est 4 %.....	... ..
— 1893 4 %	.. ..	— 1871 3 %	378 ..	— 3 %....	366 ..
— 1894 4 %	.. ..	— 1875 4 %	498 ..	— 3 % nouv	340 ..
— consol. 1re s	.. ..	— 1876 4 %	493 ..	Paris-Lyon 1855	340 ..
— cons. 4 % 3e	.. ..	— 1892 2½	280 ..	P.-L.-M. 4 %.	407 ..
— » 1901 4	.. ..	— 1894-96.	275 ..	— fus. anc..	334 50
— 3 % 91-94	42 10	— 1898 2 %	326 ..	— fus. nouv.	331 ..
— 1896 3 %	39 75	— 1899 2 %	... ..	Midi 3 %....	351 ..
— 1894 3½	43 ..	— 1904 2½	329 50	— 3 % nouv.	349 50
— 1906 5 %	63 50	— 1905 2¾	... ..	Nord 5 %...	... ..
— 1909 3½	54 25	— 1910 2¾	... ..	— 4 %....	394 ..
— 1914 4½	59 90	— 1910 3 %	292 75	— 3 %....	336 50
Banque de France	.... ..	— 1912 3 %	236 75	— 3 % nouv.	330 50
— de l'Algérie	.... ..	— 1917 5½	505 ..	Orléans 4 %.	... ..
— de Paris..	1380 ..	— 5me....	... ..	— 3 %....	364 ..
Crédit Foncier.	... ..	Communale 79.	442 ..	— 3 % 1884	337 ..
Crédit Lyonnais	1325 ..	Foncière 1879.	478 ..	Ouest 3 %...	357 ..
Crédit Mobilier	515 ..	Commun. 1880	479 ..	— 3 % nouv..	343 ..

LE GÉRANT : E. DURAND

Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

AMES DE FOUS

Scénario de Mme ALBERT DULAC

Films de la Ste Ame Cinématographes HARRY 61, rue de Chabrol. — Paris

QUATRIÈME ÉPISODE

L'EXILÉE

III. — La fuite (Suite)

Or, cet après-midi-là, comme Lola et son frère revenaient de prendre le thé avec Juan Philippini dans un de ces magnifiques palaces parisiens qui semblent réunir tout le luxe qu'on puisse imaginer, on remit au jeune homme une dépêche qui venait d'arriver, une heure plus tôt, pour lui.

Il la décacheta, y jeta les yeux distraitement.

Soudain, il pâlit, puis comme s'il venait de recevoir une décharge électrique, se redressa en poussant un cri étouffé :

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Lola.

Il lui tendit le télégramme :

— Lis !

Sa sœur, à son tour, le parcourut et son visage exprima la même stupeur que celui de son frère.

La destinée, cette fois, était contre eux. La disparition d'Irène était pire encore que sa liberté. Tous leurs projets s'écroulaient sans espoir.

Les deux complices se regardèrent, atterrés.

— Morte ! bégaya Pedro, impressionné malgré lui...

Il n'avait jamais souhaité une pareille catastrophe.

Ce débauché n'avait point l'âme si noire. Il n'en voulait qu'à la fortune d'Irène et non point à sa vie.

Mais Lola l'enveloppait de son regard dur, où flambait une ironie sans pitié.

— Qu'est-ce que tu as, Pedro ? interrogea-t-elle d'un ton railleur... tu regrettes ta femme maintenant ?

— Non, balbutia-t-il... mais j'ai peur que sa mort ne nous porte malheur !

Elle haussa les épaules.

— Es-tu superstitieux à ce point ?... Et puis, ajouta-t-elle, nous ne sommes pas responsables de cet accident... ce n'est pas nous qui l'avons tuée !..

Et le laissant effondré sur une chaise, remuant ses angoissantes pensées, elle alla à son bureau.

Elle rédigea une dépêche pour le directeur de la maison de santé, le priant de faire effectuer des recherches pour retrouver le corps de sa belle-fille.

Mais ce n'était point suffisant. Il fallait qu'il y eût un témoin de la douleur que lui causait la fin tragique d'Irène.

Alors elle téléphona à Gérard Dacier la triste nouvelle et lui demanda de venir les rejoindre sans retard.

IV. — Au gîte

Irène, arrivée à Paris, se dirigea aussitôt vers l'avenue Raphaël.

Elle s'y sentait irrésistiblement attirée, comme ces malheureuses bêtes aux abois qui regagnent leur tanière, inconscientes du danger, pour y mourir.

La faim lui tenaillait douloureusement les entrailles. Depuis le matin, elle n'avait rien mangé. L'aumône de la vieille dame avait passé tout entière à payer sa place dans le tramway. Plusieurs fois elle crut qu'elle allait défaillir d'inanition.

Comme elle passait devant une boulangerie, elle s'arrêta malgré elle à regarder, d'un œil plein d'envie, les pains dorés alignés à l'étalage. Une porteuse l'aperçut, remarqua son air défait, sortit de la boutique et lui tendit un petit morceau qu'elle dévora à belles dents.

Alors, elle retrouva son énergie et se remit en route.

Quand elle arriva à son hôtel, le crépuscule était tombé. La nuit estompait déjà tout autour d'elle de sa grisaille épaisse.

Se glissant le long du lierre, elle franchit la porte sans être aperçue.

Lola et Pedro n'étaient pas encore rentrés. Les hauts lampadaires du jardin n'étaient pas allumés.

Le chien qui dormait dans sa niche accourut vers elle, d'un bond joyeux, la reconnaissant.

— Ah ! s'écria-t-elle, émue, toi, tu me fais fête !

Et le caressant doucement :

— Tais-toi ! ordonna-t-elle.

Elle pénétra dans le salon sans éveiller l'attention des domestiques, le traversa rapidement, se dirigea vers son studio.

D'un geste assuré, elle tourna le commutateur électrique. Une petite lampe s'alluma sur le guéridon, jetant autour d'elle une lueur rosée.

Elle se laissa tomber sur une chaise. Une sensation étrange de bien-être l'envahissait, douce et douloureuse à la fois. Elle retrouvait, autour d'elle, dans cette pièce qui paraissait s'éveiller tout à coup, des objets familiers qu'il lui semblait n'avoir jamais quittés.

Elle ouvrit un tiroir. Une boîte de bonbons était toujours à la place où elle l'avait mise. Elle en croqua machinalement quelques-uns, en donna au chien qui ne quittait point ses pas, pour le récompenser de sa fidélité et de ses caresses.

— Tu m'aimes, toi, murmura-t-elle à voix basse, et tu te réjouis de me revoir !

Qu'allait-elle faire maintenant ?... Qui l'aiderait ?... Qui la conseillerait ?... Elle pouvait être surprise d'un moment à l'autre. Que dirait-elle seulement ?

Soudain une voix s'éleva dans la nuit :

— Porte !

Elle la reconnut. C'était celle du chauffeur.

Instantanément une vive lumière éclaira le jardin. Un valet de chambre se précipita pour ouvrir toute grande la grille d'entrée.

L'auto s'arrêta devant le perron. Lola et Pedro en descendirent.

Alors, elle éteignit sa petite lampe.

Elle sortit de son studio, traversa sans bruit la galerie et, arrivant jusqu'au salon, se glissa sous une tenture, derrière la porte.

Une curiosité irrésistible lui serrait le cœur de tout voir, de tout entendre, de tout savoir.

Les premiers mots échangés par Lola et son frère la plongèrent dans un étonnement profond.

— Ils me croient morte ! constata-t-elle.

Et à mesure qu'elle les écoutait, le voile de la réalité se déchirait devant ses yeux. Tout le plan des deux misérables lui apparaissait nettement. Pour s'emparer de sa fortune, ils n'avaient pas reculé devant un crime. Ils l'avaient rendue folle par le poison que Lola lui versait sans qu'elle s'en aperçût, puis enfermée dans une maison de santé d'où elle ne devait plus jamais sortir.

Mais, en même temps, elle comprit toute l'imprudence de son retour chez elle. Il était extrêmement dangereux qu'elle réapparût devant ses bourreaux, car il fallait, pour qu'ils fussent riches, qu'elle vécût, et s'ils la rattrapaient, ils la séquestreraient de nouveau chez les fous, mais pour toute sa vie, cette fois-ci. Il était donc nécessaire qu'ils crussent à son suicide. Il était indispensable qu'elle disparût.

Alors, son parti fut pris.

Pedro et sa sœur la croyaient morte... elle resterait morte pour eux... morte pour tous...

Elle vivrait désormais de son travail, ignorée et perdue dans la foule, essayant d'oublier le passé, chrysalide devenue un papillon dont les ailes se sont ouvertes à la lumière et à la liberté.

Cet argent maudit, capable de pousser les êtres humains aux actes les plus abominables, elle ne voulait plus y toucher... il lui faisait horreur... elle le leur abandonnait comme elle laissait à la justice divine le soin de les punir elle-même... Déjà elle se préparait à se retirer quand, soudain, la porte s'ouvrit et Gérard Dacier apparut sur le seuil.

Alors, une force invincible la cloua à sa place et elle resta.

La nouvelle que Lola avait téléphonée à l'ingénieur avait éclaté à ses oreilles comme un coup de tonnerre.

Il avait souffert profondément de savoir Irène enfermée avec des folles, mais, confiant dans les paroles hypocrites de Lola, il n'avait pas douté qu'elle ne reprît bientôt, guérie, sa place dans le monde.

Il lui semblait maintenant qu'une blessure venait de s'ouvrir tout à coup dans son cœur et que son sang coulait goutte par goutte.

Il était accouru aussitôt avenue Raphaël.

Lola, adroitement, réunit tous les détails qui pouvaient rendre vraisemblable l'acte de désespoir d'Irène. L'état de celle-ci s'était aggravé depuis quelque temps, lui dit-elle. Son délire de la persécution avait fait de grands progrès. Ne voyait-elle point autour d'elle tout le monde prêt à l'empoisonner ? Dans ces conditions, malgré la surveillance active dont on l'entourait, tout était à redouter !

GUY DE TERAMOND

(A suivre)

(*) Copyright by Guy de Téramond 1918.

Droits de reproduction réservés.